

Initiatives solidaires

DÉMOCRATIE LOCALE

Les conseils de quartier espèrent un rebond, avec le soutien promis par la mairie. > P.5

LA MAISON DE SOLENN

Un accueil adapté aux adolescents en situation difficile. > P.6

LA CHAMBRE VERTE

Rue d'Alésia, une librairie en remplace une autre. > P.6



CATHERINE JAQUES, PATRIZIA PIC DE DONNO

Deux portraits de femmes artistes. > P.7



Depuis des mois où la vie a changé, des initiatives ont été prises : les Brigades de solidarité s'activent, l'association la Semaine de la bonté relance ses campagnes, les Enfants du Canal accompagnent les sans-abri... Rebondir, entreprendre pour les autres, c'est agir pour l'avenir.



Votre journal déconfiné

Le confinement du printemps avait empêché *La Page* de paraître en avril. Celui de l'automne nous a empêchés de vendre le n°128 du journal à la criée (il en reste !) et aussi de travailler comme d'habitude à la fabrication de celui-ci, que nous sommes heureux d'avoir réussi cependant à faire paraître.

Initiatives d'associations annulées, expositions, soirées littéraires et représentations théâtrales supprimées, cinémas et restaurants fermés, cela fait beaucoup dans un arrondissement très actif sur les plans culturel et associatif. Ce qui continue, ce sont les grands travaux urbains, qui tentent de rattraper leur retard, même si la concertation à leur sujet est suspendue !

Pour l'équipe de rédaction du journal, il est moins confortable d'interroger par téléphone ou par courriel les acteurs de la vie locale, au lieu de les rencontrer. Pourtant, cette période de liberté très surveillée a vu ouvrir dans l'arrondissement une nouvelle librairie (p.6) et un commerce alimentaire d'un nouveau genre (p.2). Les artistes continuent de créer (p.7), les conseils de quartier s'efforcent de maintenir la participation citoyenne (p.5), et *La Page* demeure présente auprès des habitants quoi qu'il arrive !

Voici donc ce premier numéro de 2021, comme un signe que l'année qui s'ouvre sera pour tous meilleure que la précédente. C'est en tous cas ce que nous espérons et vous souhaitons.

L'ÉQUIP'PAGE

Les Brigades de Solidarité reprennent du service

Déjà très investies lors du premier confinement, les Brigades de Solidarité populaire Paris sud (BSP) ont repris du service. Ce réseau d'entraide auto-organisé, qui compte aujourd'hui plus de 700 « brigadistes » bénévoles en Île-de-France, collecte des aliments, des vêtements et des produits d'hygiène ou de première nécessité auprès des habitants et des commerçants, afin de les redistribuer aux personnes qui en ont le plus besoin. Une mobilisation citoyenne importée d'Italie, particulièrement utile face à la crise sanitaire, économique et sociale.

Une douzaine de « brigadistes » s'est ainsi rassemblée au Moulin à Café le dimanche 29 novembre.

Géré par des habitants du quartier, ce café associatif du quartier Pernety a en effet choisi de soutenir l'initiative, en prêtant sa salle commune et ses marmites pour la préparation des repas et leur distribution aux familles démunies.

Pas moins de 80 repas ont ainsi été concoctés ce jour-là : trente d'entre eux ont été distribués le midi même sur la terrasse du Moulin à Café, les cinquante autres durant l'après-midi, lors d'une maraude organisée pour en faire bénéficier les personnes sans-abri du 14^e arrondissement. Réussie, l'opération a été reconduite au Moulin à Café en décembre, notamment durant toute la période des fêtes. > (Suite P.3)

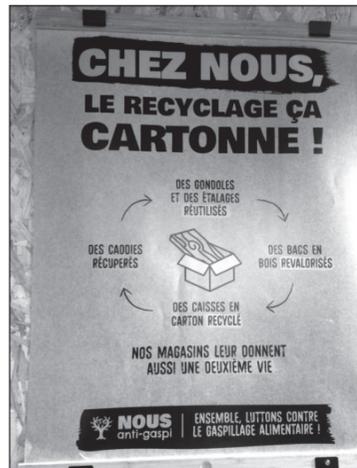
Nous anti-Gaspi, un commerce innovant

● Une enseigne alimentaire a pris la place d'une banque...

Au n°11 de la rue de l'Ouest, tout près de l'avenue du Maine et du kiosque légendaire tenu par Monsieur Kouabo, une enseigne vient déranger les petites surfaces « traditionnelles » depuis fin octobre : Nous Anti-Gaspi, nouvelle génération de moyenne ou petite surface à la philosophie novatrice. Ce magasin est le second dans Paris, l'autre se situant rue du Pré-Saint-Gervais (19^e arrondissement) ; ils ont été précédés de plusieurs magasins dans l'Ouest, principalement en Bretagne.

Les justiciers anti-gaspi

Vincent Justin, l'un des fondateurs, nous explique son concept, tout en nous faisant visiter la toute jeune surface (local Paris-Habitat) : devant le constat d'un terrible et absurde gaspillage dans la grande distribution, l'idée lui est venue de lutter contre (30 à 40 tonnes sauvées par an). Ancien décorateur dans l'hôtellerie de luxe, il s'est reconverti pour créer cette nouvelle société début 2018. « Nous vendons les produits destinés à être jetés ». Il s'agit des fruits et légumes qui, malgré leur qualité, ne répondent pas aux normes de taille ou de forme imposées par les grandes enseignes. Faisant le tour du magasin, il nous montre un produit frais dont les dates de péremption sont trop rapprochées et sur lesquels les grandes surfaces ne peuvent faire de marge en baissant trop les prix ; d'autres produits ont un emballage imparfait, un peu abimés ou « dépassés » (par exemple, un paquet de bonbons avec la mention d'Halloween ne se vend plus après la



© FRANÇOISE SALMON

fête). Le fondateur ajoute « ceux dont l'emballage présente une erreur d'information », car ils ont subi un problème de logistique – palette mal étiquetée –, ceux qui devaient être jetés à cause d'un retard de livraison au supermarché.

Cette chasse au gaspi permet non seulement aux commerçants d'écouler leurs invendus mais aussi aux producteurs de vendre à un prix plus bas les « hors calibres » au lieu de les jeter ou de les « donner aux cochons ». Et enfin, les consommateurs s'y retrouvent car les prix sont de 20 à 30% moins chers qu'ailleurs sur des produits – pas uniquement bios – que Vincent Justin veut qualitatifs.

En revanche, on ne trouve pas de tout, tout le temps ; on achète en fonction des arrivages. Dans un vidéo-reportage, il est même question de ralentir la consommation ; Vincent Justin est fier de montrer sa particularité lorsque les rayons momentanément vides sont laissés tels quels pour inciter le client à prendre conscience que trop remplir a un impact écologique négatif ; une petite étiquette annonce alors la couleur : « Notre rayon fait place nette, c'est bien mieux pour la planète ».

Des fournisseurs de plus en plus nombreux

Au début, les fournisseurs contactés ont eu du mal à accepter car ils pensaient faire leur travail correctement et cela les culpabilisait. Puis, au gré des rencontres et des échanges avec Vincent Justin, ils ont com-

pris qu'ils ne pouvaient qu'y gagner. En outre, ils assument de moins en moins les effets pervers de la surconsommation.

Ainsi, chaque magasin reçoit régulièrement des produits négociés par la centrale d'achat (tous les jours, dix industriels l'appellent), ou bien Vincent Justin et son collaborateur se rendent par exemple à Rungis et y négocient avec les fournisseurs en examinant de près les palettes de denrées prêtes à être données ou jetées. Les produits sont fournis aux différents points de vente par des plateformes logistiques. Quelquefois, ils sont contraints de décliner la proposition d'un fournisseur, « ils ne peuvent pas sauver tout le monde », explique Fabienne, responsable des produits frais de la centrale d'achat : « On ne peut pas accumuler les stocks et devenir nous mêmes des gaspilleurs, cela n'aurait plus de sens. » Parfois, elle ne trouve pas de place pour certains produits, pour lesquels ils seraient, en outre, trop perdants. Alors, Nous anti-gaspi donne à des associations (Via la plateforme Phenix par exemple) ! Ce que ne font pas tous les distributeurs, bien que la loi de 2016 les oblige à une certaine quantité de dons et les y incite même largement fiscalement.

La société change comme les habitudes alimentaires, et les clients de la rue de l'Ouest ont l'air d'adhérer fortement à cette manière responsable de s'approvisionner. La directrice de marketing et communication confirme cet engouement, à la mi-décembre, alors qu'ils viennent d'ouvrir un nouveau magasin à Quimper et qu'ils projettent d'en ouvrir six autres au premier semestre 2021. Ces distributeurs vont-ils faire bouger les distributeurs traditionnels ? Ceux-là vont-ils être obligés de suivre l'évolution et d'accélérer leur réorganisation ? Le consommateur va-t-il être de plus en plus actif dans ce mouvement, les gouvernants vont-ils inciter davantage encore les récalcitrants ? L'avenir le dira.

EMMANUELLE SALUSTRO

Rue Jean-Zay, une piste cyclable à revoir

Dans Paris, depuis mai 2020, 50 km de pistes cyclables provisoires (coronapistes) ont été installés. Dans l'arrondissement, cela a contribué à accélérer le développement du Plan Vélo*.

Ces coronapistes seront pérennisées, après consultation des citoyens, précise Guillaume Durand, adjoint à la Maire chargé de la transformation de l'espace public, de la végétalisation et des espaces verts, de la voirie et des mobilités. Une portion du réseau allant de la place Denfert-Rochereau à la porte de Vanves peut constituer un cas d'école. En effet, une coronapiste bidirectionnelle a été aménagée du côté pair des rues Jean-Zay, depuis le carrefour Maine-Froidavaux, et Vercingétorix, jusqu'à la place de Catalogne. Du point de vue des cyclistes, elle a pour vertu de sécuriser le franchissement jusqu'alors périlleux du carrefour précédemment cité, et d'assurer une continuité de la voie cyclable entre la rue Froidavaux, la place de Catalogne et la rue Alain, aménagée depuis trois ans, vers la coulée verte jusqu'à la porte de Vanves.

Mais la circulation n'y est pas simple ! Pourtant, devant l'école élémentaire Jean-Zay, une rambarde sépare bien le trottoir de la piste et un passage pour piétons avec feu de signalisation est situé juste avant le carrefour des rues Jules-Guesde et Vercingétorix. Le feu de signalisation n'est assorti d'aucune autorisation pour les cyclistes de le franchir au rouge. Mais, peu après ce carrefour, la piste doit empiéter sur vingt mètres de trottoir en raison de l'emprise provisoire sur la chaussée du chantier de construction d'un hôtel rue Vercingétorix. Enfin, ce tronçon comporte deux arrêts d'autobus, pour les 88 et 59. La coronapiste située entre le trottoir et la voie pour automobiles traverse ainsi la zone de montée et de descente des usagers du bus, elle-même signalée aux cyclistes par un marquage au sol « priorité piétons » et un ralentisseur. La sécurité de tous passe donc par un strict respect par les cyclistes du code de la route et la vigilance des piétons. Guillaume Durand souligne que des améliorations sont possibles, y compris place de Catalogne. En effet, sur celle-ci, la piste bidirectionnelle protégée assure la sécurité des cyclistes. Mais la place, entièrement minérale, devrait accueillir aussi une forêt urbaine en projet. Il faut donc approfondir la question de la coexistence des deux. La mairie a annoncé le lancement de la concertation sur la piste cyclable avec les commissions ad hoc des conseils de quartier concernés.

FRÉDÉRIC SALMON

* Dans le n° 130, un article reviendra sur la vélorution.



© FRANÇOISE SALMON

Rencontre avec Bibi, une courageuse sans-abri

● La grande précarité hors de « chez soi ».

Plusieurs lectrices et lecteurs de *La Page*, familiers du marché du boulevard Brune, parlaient avec enthousiasme de Bibi, personne vivant sans abri, d'un abord facile et agréable, depuis environ deux ans sur ce marché, quartier Porte de Vanves. Même en période de reconfinement, en début de trêve hivernale, Bibi jouit d'un capital de popularité incontestable. Bibi a sympathisé avec les habitants du quartier avec lesquelles elle converse régulièrement jusqu'à, parfois, montrer la photo de ses petits-enfants normands. La clientèle, à peine sortie du magasin d'alimentation, lui donne volontiers des aliments sans qu'elle ait besoin de les en prier. Mais Bibi ne veut pas être la mascotte du quartier, qu'on se le tienne pour dit. Exposée aux forts risques divers et violents de la rue, Bibi est bien campée à son poste stratégique habituel du marché Brune, à la sortie d'une grande surface. En face, de l'autre côté des rails du tram T3a, qu'est-ce qui saute aux yeux ?...La palette de couleurs chaudes et vives de la joyeuse rue Paradol*, siège de la régie Flora Tristan de la Ville de Paris, lieu de réinsertion de ce quartier Politique de la Ville : ironie souriante du sort ?

« Rester chez vous ? »

Jedi 12 novembre 2020, sous un soleil radieux, Bibi m'accueille fort civilement, avec simplicité et naturel, le regard franc d'une couleur bleu de Delft, plein de bienveillance grave et attentive. Son visage buriné par le soleil, aux traits tirés, trahit la dureté de sa vie dehors par tous les temps. Puis tranquillement, comme si nous étions assises dans un salon au lieu du bout de trottoir, elle m'explique que le premier confinement n'a rien changé à ses conditions de vie. Mais quand on n'a pas de chez soi, comment y rester ? Certes, la distribution gratuite de masques et de gel n'a pas été immédiate mais elle en a bénéficié. Puis elle nuance son propos : c'était un peu plus compliqué qu'avant le confinement, en raison de la nouveauté des gestes barrières, et de la sur-fréquentation des foyers d'hébergement d'urgence. Elle ne semble pas avoir souffert de la faim. Néanmoins, Bibi a continué ses soins réguliers une fois par mois, en attendant les autres soins indispensables. Actuellement, elle se rend chaque jour à quelques pas d'ici dans un lieu d'accueil du 15^e arrondissement pour sa douche et sa lessive ; elle y trouve aussi chaleur humaine et détente. Toutefois, avec un sens durement acquis de la diplomatie, Bibi reste pudique et digne : « No explain, no complain ! ». Est-ce que Bibi n'ose plus espérer un sort meilleur, après avoir subi bien des revers ? Le soir, parfois elle dort en foyer d'hébergement d'urgence du 14^e, parfois



© FRÉDÉRIC SALMON

à l'extérieur où elle a eu la bonne surprise de rencontrer un hérisson parisien qui lui a soufflé à l'oreille un *Fluctuat nec mergitur* ! plein de complicité. À Paris, à la faveur du confinement de printemps 2020, la nature et sa faune diverse a repris ses droits : hérissons, renards, certains oiseaux plus ou moins rares décomptés par des citoyens volontaires du haut de leur fenêtre ou balcon, sous l'égide de la Ligue de protection des oiseaux.

En plein état d'urgence sanitaire et trêve hivernale

Bibi bénéficie déjà d'un traitement approprié dans un centre de soins spécialisés, mais à l'opposé de Paris sud. Bibi a d'autres besoins de soins. En début de trêve hivernale, avancée au 1^{er} novembre, Bibi réitère sa demande de couverture maladie universelle, à renouveler tous les ans. Cela passe par plusieurs étapes, avec obligation d'être domiciliée administrativement à un endroit précis, ce qui lui permettra aussi de récupérer son courrier et de faire valoir certains droits et prestations. Ce jeudi matin, elle guette le passage des Enfants du canal (*La Page* n°121), association déjà rencontrée la semaine précédente. En fin de matinée, elle relance par téléphone les bénévoles des Enfants du canal qui arrivent rapidement, pour remplir le formulaire approprié. Est-ce que la procédure sera aussi longue que les années précédentes, en ces temps de crise sanitaire à réplique ? Croisons les doigts pour que toutes ces démarches administratives soient très vite couronnées de succès, et que « l'argent magique » tombe enfin dans l'escarcelle des plus faibles économiquement. Simplification, où es-tu passée ? Viens de toute urgence par ces durs temps de crises multiples !**

BRIGITTE SOLLIERS

PS – Début janvier 2021, Bibi n'a pas de nouvelles de sa demande de renouvellement de Cmu. Ses nuits actuelles dans un squatt se passent sur fond de sarabandes de rats. Elle n'en peut plus. Les Enfants du canal ne « maraudent » plus au marché Brune faute d'effectifs car la crise sanitaire a une incidence énorme sur leur recrutement de bénévoles. Appel à bénévoles : contacter Juliette, les Enfants du canal, au 06 70 50 75 18.

* Peinture des portes et fenêtres, réalisée par des bénévoles de l'association « Les petites mains de la Porte de Vanves », d'après le projet 2015 de Glicia Da Silva Donzelli, soutenu par la mairie du 14^e, l'équipe de développement local, le fond de participation habitant, l'Office public d'aménagement et de construction de Paris XIV^e (Paris Habitat). ** Retrouver le guide *Solidarité à Paris Hiver 2020-2021* en ligne sur peps.paris.fr

Les Brigades de Solidarité reprennent du service

Suite de la page 1

Des coopérations tous azimuts

Pour sa part, l'association Urbanisme et Démocratie (Udél) est également venue prêter main forte aux Brigades de Solidarité populaire, en organisant plusieurs collectes au jardin partagé des Thermopyles. Lors du Petit Bazaar de Noël, mi-décembre, certains habitants y ont même apporté le fruit des collectes qu'ils avaient choisi d'organiser sur leur lieu de travail ou dans leur propre immeuble.

Enfin, la philosophie anti-système des Brigades de Solidarité populaire, qui gardent traditionnellement leurs distances avec l'action des institutions jugées responsables de la montée de la précarité, des inégalités et de l'engorgement dramatique des hôpitaux, n'a pas empêché le soutien actif de la mairie du 14^e arrondissement.

Un lieu de stockage a ainsi été mis en place à La Générale, dans le bâtiment de la mairie annexe, tandis que la Maison de la vie associative et citoyenne (Mvac 14) accueille depuis fin novembre L'Échoppe libre, un magasin à prix libre – autant dire gratuit – de produits de première nécessité, mis en place par les «brigadistes» au 22 rue Darcieux, chaque mercredi et jeudi, de 14h à 18h30.



En 2021, pas question de s'arrêter là, mais l'organisation va changer. Impossible d'occuper à long terme la Maison des associations ou la salle municipale de la rue du Moulin des Lapins. Les Brigades de Solidarité ont demandé à la mairie d'arrondissement d'intervenir, dans l'espoir d'obtenir de la part d'un bailleur social un local pérenne et suffisamment grand pour continuer d'ouvrir L'Échoppe libre deux jours par semaine. Pour sa part, la Cantine solidaire devrait se poursuivre le dimanche au moins une fois par mois au Moulin à Café.

Si vous connaissez des familles en difficulté, faites-leur connaître L'Échoppe libre et la Cantine solidaire. Mais ce qui manque le plus aujourd'hui aux Brigades de Solidarité populaire, ce sont les forces bénévoles pour distribuer toujours plus de produits de première nécessité.

«Le succès est au rendez-vous, mais les besoins sont grands», indiquent les Brigades de Solidarité populaire Paris Sud, appelant de plus belle à la solidarité des habitants. Vous avez du temps libre ? Contactez-les : bspparisud@riseup.net

FRÉDÉRIC VUILLOD

La liste des produits que vous pouvez donner :

- Tous les produits alimentaires non périssables et emballés de façon étanche (lait, huile, vinaigre, riz, pâtes, conserves, thé, café, chocolat, biscuits, épices, sucre...);
- Des produits frais, uniquement les mercredis et jeudis après-midi lors des permanences;
- Gel hydroalcoolique, masques, gants toutes tailles;
- Lingettes désinfectantes, éponges, vinaigre d'alcool, savon noir;
- Thermomètres, pansements, désinfectant, protections hygiéniques...;
- Dentifrices, brosses à dent, peignes, brosses, savons, shampoings, rasoirs;
- Lingettes, couches bébé toutes tailles, alimentation bébé (lait, petits pots...);
- Vêtements propres et chaussures d'hiver (uniquement d'hiver, merci);
- Alimentation pour animaux;
- Jeux, jouets, cadeaux;
- Feutres, crayons, jeux, cahiers de vacances, markers, Posca, scotch, ramettes de papier blanc A4 et A3 (même entamées), colle à tapisserie;
- Si vous pouvez faire des photocopies couleur, signalez-le à bspparisud@riseup.net

Les Français donnent aux Français

Lorsqu'Isabelle Mallet, riche héritière de la banque éponyme, créa La Semaine de la Bonté en 1927, elle ne se doutait certainement pas que son œuvre lui survivrait aussi longtemps. À l'origine, elle et le Tout-Paris s'inspirèrent du *New York Times* qui exposait chaque décembre des cas de détresse sociale afin de faire appel à la générosité du public. Grâce à la grande presse (*L'intransigeant*, *Paris Soir*, *Le Figaro*), journalistes, acteurs et artistes parisiens (Josephine Baker) mobilisent la haute société pour des ventes de charité utiles à toutes les œuvres de bienfaisance de la capitale. Ces dons privés étaient indispensables à la réduction de la misère malgré les premières avancées de l'État-Providence : loi de 1893 sur l'assistance médicale, loi de 1898 sur les accidents du travail, loi de 1904 sur l'aide sociale à l'enfance. À partir de 1945, la création de notre sécurité sociale rendit moins nécessaires les actions privées. Ainsi, au départ plutôt orientée vers l'organisation de conférences et d'événements pour sensibiliser la générosité du public, cette association se transforma en «SOS Social» avec l'aide des services sociaux de toute la France.



La « carte à piquer », inventée par Francisque Poulbot pour la Semaine de la Bonté, permettait aux enfants de récolter des fonds auprès de leurs parents.

Aider à sortir de l'exclusion

Aujourd'hui, les dons sont directement gérés par l'association, située au 162, avenue du Maine, qui les redistribue selon les demandes des assistantes sociales. Celles-ci connaissent depuis longtemps La Semaine de la Bonté qui traite les dossiers reçus, valide la pertinence de l'aide apportée et son montant. Pour reprendre les mots du président Daniel Ploix : «[l'association intervient] là où la Sécu n'est pas». Elle comble les trous dans la raquette de notre système social en finançant l'achat du matériel de travail pour les apprentis, en payant la réparation d'une voiture ou le remplacement d'un appareil électroménager, ou encore en remboursant les frais de transport d'un chômeur partant pour un entretien d'embauche. Il y a 20 ans, une grande partie des demandes étaient relatives aux frais de santé non couverts par le régime général de la Sécu. De nombreuses personnes n'avaient pas de mutuelle. Elles se sont depuis généralisées, et le développement du tiers payant a réduit les besoins de ce type. «Notre action sociale suit les évolutions de la société» explique Daniel, «les dossiers que nous recevons concernent de plus en plus les familles monoparentales et les ménages résidant en périphérie des villes».

Concrètement, l'association reçoit à son siège du 14^e arrondissement des dossiers présentant la situation de la personne requérant l'aide financière et en quoi celle-ci est indispensable à son projet pour sortir de l'exclusion. Environ la moitié des 2000 dossiers réceptionnés tous les ans est validée par le comité des bénévoles dont est responsable la vice-présidente Marie Tremblay. Chaque décision est prise par au minimum trois personnes. Par respect pour la vie privée des demandeurs, le dossier est précieusement conservé quelques années avant d'être détruit. Il n'y a pas d'archives numérisées.

Solidarité et bonté

L'implication des bénévoles permet d'identifier rapidement les cas les plus sensibles et apporte en moins de quinze jours une aide utile. L'association pourrait aider au-delà de mille personnes par an mais ses moyens sont limités. Si en 1935, 12000 donateurs annuels apportaient l'aide financière nécessaire, ils ne sont plus qu'un millier aujourd'hui. Ce sont en grande partie des donateurs historiques qui participent régulièrement aux deux campagnes de dons : une en mai, l'autre en novembre. Les montants sont en moyenne deux fois plus importants en novembre, ce qui correspond à la générosité traditionnelle de la fin d'année et aux petits calculs personnels de défiscalisation. Mais Pierre Girardin, secrétaire général, précise qu'«à l'origine l'appel se faisait, grâce à la participation des journaux, une fois par an en décembre, bien avant que ne soit mise en place la défiscalisation». Il poursuit : «Nous ne recevons pas de subvention mais nous avons longtemps eu un soutien public, notamment par la mairie de Paris qui, jusqu'à la fin des années 1990, nous prêtait gracieusement des emplacements sur les panneaux de la Ville». De 1947 à 1982, la journaliste Clara Candiani reprenait à l'antenne de France Inter les cas que lui adressait l'association lors de l'émission Les Français donnent aux Français. Et c'est par la radio que l'association a essayé de relancer sa notoriété lorsqu'Isabelle Carré rejoignit le comité d'honneur de La Semaine de la Bonté pour porter leur voix sur les ondes radiophoniques.

Les quatorziens souhaitant participer à l'œuvre de bienfaisance peuvent écrire au 162, avenue du Maine 75014 Paris. Les dons sont acceptés par chèque à l'ordre de La Semaine de la Bonté et ouvrent droit à une réduction d'impôt car l'association est reconnue d'utilité publique depuis 1955. Tél : 01 45 44 18 81. Email : sembonte@club-internet.fr.

RÉMI VELEZ

Des projets à Notre-Dame-de-Bon-Secours

● En octobre 2019, La Page proposait de vous rendre sur le site de Notre-Dame-de-Bon-Secours pour y découvrir un important dispositif pour les anciens (n°124).

On parlait de ventes de terrains, de bâtiments... Une année après, quels sont les projets ?

N'attendons pas plus longtemps pour partager une bonne nouvelle avec nos lecteurs : tout processus de mise en vente est arrêté !

Un peu d'histoire

Au sortir de la guerre de 1870, la misère à Paris est grande. Le 14^e compte bon nombre de structures hospitalières (Cochin, Saint-Vincent-de-Paul, Sainte-Anne...) mais l'ouest de l'arrondissement, la partie la plus pauvre, en est démunie. Les œuvres de bienfaisance sont largement le fait de l'Église et l'abbé Carton, nommé curé de Saint-Pierre-de-Montrouge en 1868 décide de fonder un refuge pour vieillards et orphelins de sa paroisse : l'asile Notre-Dame-de-Bon-Secours (Ndbs). Il crée, dans une vieille maison, passage Rimbaud, un lieu d'attente pour 15 femmes âgées et infirmes. Il les confie à la congrégation des sœurs de Sainte-Marie.

En 1876, il achète le vaste terrain de la rue des Plantes, deux ans plus tard, un bâtiment est inauguré et la première pierre de la chapelle posée en 1881. Rapidement, d'autres pavillons sont construits pour recevoir 120 personnes âgées. Les soins sont confiés aux sœurs de Sainte-Marie qui, par la laïcisation des hôpitaux, ont dû quitter les hôpitaux Cochin, Lariboisière et Beaujon. Vingt ans plus tard, les sœurs Augustines les rejoignent, chassées des hôpitaux Saint-Louis et Hôtel-Dieu. Un couvent est bâti sur le site en 1909, l'asile se transforme en hôpital, d'autres bâtiments s'ajoutent, en particulier une maternité dont la réputation reste légendaire. Dès l'année 1921, l'association Ndbs, toujours en vigueur aujourd'hui, gère l'ensemble.

Avant de mourir, en 1887, l'abbé Carton avait décidé de léguer terrains et bâtiments à l'Archevêché de Paris qui se débarrasse de cette lourde charge en 1972 et en fait don à la congrégation des sœurs Augustines, alors au nombre de 150 environ. Les années 1980 voient la modernisation des installations de l'hôpital, le centre ne cesse d'évoluer; la maternité s'installe dans un bâtiment neuf; en 1992, la structure se décline en deux pôles : «mère-enfant» et «gériatrique». Petit à petit, la configuration actuelle se dessine, en 2006, le conseil d'administration décide de se joindre aux hôpitaux Saint-Joseph et Saint-Michel pour créer un groupement hospitalier complet. En 2010, les activités sanitaires obstétricales et gériatriques sont transférées sur le site de Saint-Joseph. Les Ehpad, le foyer-logement sont en pleine activité, mais le nombre de religieuses diminue sérieusement.

Des inquiétudes justifiées, qu'en est-il aujourd'hui ?

En 2016, la congrégation des sœurs Augustines fusionne avec celle des religieuses de l'Assomption, congrégation internationale dont la maison mère est à Paris, entraînant en 2019 le transfert des biens vers



le patrimoine de la structure accueillante. Les religieuses parlent de vente mais elles se refusent à céder le terrain à un promoteur privé pour construire des immeubles luxueux, de plus le Plan local d'urbanisme prévoit de conserver une vocation médico-sociale au terrain. Les habitants sont inquiets, les structures existantes sur le terrain ont hâte de connaître les projets d'avenir.

Nous avons joint récemment sœur Hélène, provinciale de la congrégation des religieuses de l'Assomption, elle a su nous rassurer : «Ce qui compte, c'est que l'œuvre se poursuive sur un site bien entretenu». L'ensemble du domaine est prévu pour développer des actions médico-sociales, il n'y aura pas de promoteurs.

Le plan de rénovation du site est en cours, pour un meilleur confort des résidents. Actuellement, le foyer-logement fait peau neuve et déjà des travaux se terminent dans le couvent. Une petite partie, la plus proche de la rue des Plantes, est actuellement en réfection pour loger les sœurs encore présentes sur le site, elles intégreront ces locaux dans quelques semaines. La partie la plus vaste de leur bâtiment permettra d'accueillir un nouveau projet social en 2021.

Nous ne pouvons que nous réjouir de ces décisions qui vont mener à la stimulation de ce pôle médico-social, à l'extension de ce lieu apaisant pour les patients et leur entourage. Notre-Dame-de-Bon-Secours ! fierté de notre arrondissement.

JANINE THIBAUT

L'Aquarius, 46 ans de cuisine végétarienne

«L'établissement est toujours fermé», indique sobrement le dernier message Facebook du restaurant, daté du 24 juin dernier. «Courage, on espère vous revoir bientôt», répond Sophie en commentaire. Son vœu restera pieux. Philippe Renard ne lèvera plus le rideau de fer de l'Aquarius, le tout premier restaurant végétarien de Paris, ouvert en 1974, au 40 rue de Gergovie. C'est une page de l'histoire de la restauration parisienne qui se tourne. Et une figure du 14^e qui disparaît.

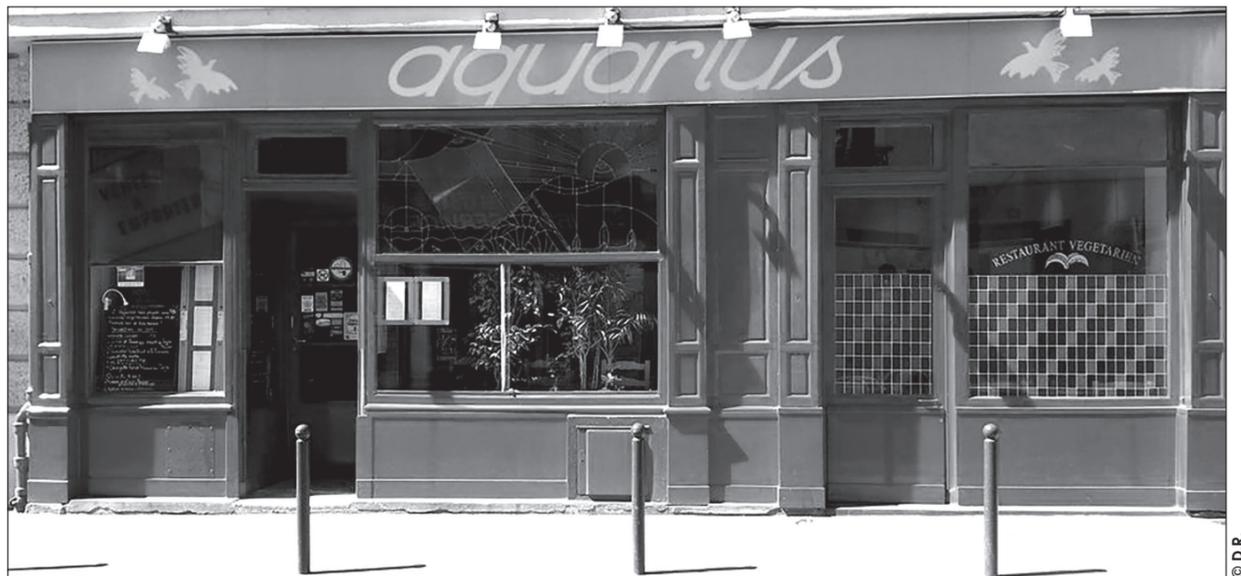
«Sa famille et ses proches ont l'immense chagrin d'annoncer le décès de Philippe Renard, survenu le 16 juillet 2020, écrit sa sœur Laurence sur la vitrine, nous croyons que Philippe repose désormais en Paix. À tous ceux qui l'ont côtoyé, encouragé et soutenu dans ses trop lourdes épreuves au restaurant Aquarius, nous exprimons nos plus vifs remerciements». Le ton est apaisé, mais le drame est lourd à porter.

L'histoire commence voilà cinq ans. Lorsque Richard Nadeau, fondateur de l'Aquarius, décide tardivement de prendre sa retraite, Philippe Renard reprend l'affaire. Enfant, déjà, il venait ici avec son père, aujourd'hui décédé. Philippe y consacre son héritage. Il abandonne le statut de coopérative qui associe les salariés à la gestion. Il conserve l'identité très forte de restaurant végétarien et s'oriente vers une cuisine exclusivement bio. Les prix montent un peu, autour de 17€ le repas. Mais l'affaire tourne, grâce à une fidèle clientèle d'habités.

Le rêve s'est évanoui

En 2019, toutefois, avec les grèves et les gilets jaunes, la fréquentation baisse subitement. Son chiffre d'affaires recule, son résultat d'exploitation plonge. Puis, début 2020, voici venir le confinement, que Philippe sent déjà devoir être durable. Une catastrophe! Certes, le restaurant obtient un prêt garanti par l'État de 25000€. Mais c'est insuffisant pour payer deux salariés, assure Philippe. Lui-même ne se paie déjà plus depuis plusieurs mois. Il dort fréquemment dans son restaurant. L'impasse économique s'ajoute à la solitude de l'entrepreneur, à ses difficultés de couple et à des ennuis de santé.

Début mai, lors du déconfinement, le constat est amer. Les travaux de l'immeuble adjacent l'empêcheront d'ouvrir une terrasse extérieure, comme les autres restaurants. Quant à Internet, Facebook, Uber ou le «clic and collect», ce n'est pas son époque. À son amie du quartier Lathifa Soualah, qui lui prépare parfois une assiette, il déclare : «J'ai



© D.R.

pris une décision, je ne vais pas rouvrir. Je ne vais pas y arriver». Philippe dépose un dossier de liquidation judiciaire au tribunal de commerce. Un peu trop vite. Miguel, cuisinier du restaurant depuis 30 ans, voulait lui faire une offre de reprise.

Ainsi, le rêve de l'Aquarius s'est évanoui. Le 16 juillet à 17h, à presque 60 ans, sans enfants, en cours de séparation, Philippe est en échec. Il se laisse glisser. Il se laisse happer. Par les roues d'un TGV, à la gare de Gagny, sur cette ligne qui aurait dû le ramener chez lui.

«C'était un poète, il fait partie des belles personnes qui s'en vont en ce moment», souffle doucement Lathifa Soualah. «Je l'ai vu pour la dernière fois en février, il m'avait dit : "je te dis au revoir, mais pas pour la dernière fois", c'est pourtant la dernière fois que je l'ai vu», raconte Eunju La, gérante du restaurant coréen juste en face. Quant aux clients fidèles, leurs commentaires d'hier deviennent les éloges d'aujourd'hui : «Une très belle personne», dit l'un. «Quelqu'un d'authentique», répond l'autre. Avec

souvent de la gourmandise dans les messages pour ce rôti aux noix, pour ce crumble de tomate, ou encore pour ce merveilleux feuilleté de pleurotes.

Sur son blog VeggieBulle, Nadège Courtin décrit admirablement : «Le premier plaisir lorsque l'on franchit la porte de ce restaurant végétarien, c'est de passer les belles tentures avant de pénétrer dans la salle, où les gâteaux du jour trônent sur notre gauche. La décoration est chaleureuse, un peu rustique, avec des tables en bois. Et les bonnes odeurs nous font saliver très rapidement». Merci Philippe, merci Richard avant lui, merci Miguel, de nous avoir fait saliver.

Aujourd'hui, L'Aquarius n'est plus. En 2021, il changera de nom pour celui de Papa Yoyo, un sympathique restaurant créole et de cuisines du monde, blotti au cœur du quartier Pernety. Un quartier qui se souviendra longtemps de l'Aquarius comme ce restaurant pionnier, voilà 46 ans, de la cuisine végétarienne à Paris.

FRÉDÉRIC VUILLOD

Rentrée de l'Université populaire du 14^e

2021, c'est le retour de l'UP 14 après une année d'arrêt provoqué par un virus dévastateur. Cela commence avec deux conférences débats en janvier et février qui se tiendront en «distanciel» ou «présentiel» selon les circonstances sanitaires.

Une société peut changer, quelquefois très vite, quelquefois radicalement : on a évoqué, pendant le premier confinement, «le monde d'après», «les jours heureux» qui remplaceraient le monde actuel. Il y a aussi des découvertes qui restent vraies et utilisables depuis longtemps et pour encore longtemps. Dans ces deux conférences, les membres de l'association ont voulu illustrer chacune de ces deux temporalités de l'évolution humaine. La première séance suivra ainsi l'histoire d'un nombre introduit au III^e siècle avant notre ère, si ce n'est plus tôt, et qui a donné lieu à des développements mathématiques et non mathématiques : le mystérieux nombre d'or. La deuxième séance sera l'occasion de réfléchir sur le concept «d'un monde d'après» à travers une conférence et un débat sur les années qui suivirent les espoirs d'un monde meilleur, qui avaient accompagné la Libération.

Le 23 janvier de 10h30 à 12h30, avec Monique Paries, Aline Robert (toutes deux mathématiciennes) et Pierre-Antoine Précigourt (biologiste) : À travers les siècles, regards divers sur le nombre d'or.

Le 4 février de 19h30 à 21h30 : La Libération : un monde d'après? Vichy, la Résistance et leurs postérités.

Cycle UP 14 du mois de mars.

«Les femmes n'ont pas tort du tout quand elles refusent les règles de vie qui sont introduites au monde d'autant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elles» (Michel de Montaigne). Confinées par l'idéologie dominante qui les veut épouses, mères et ménagères, les femmes ont, au cours des XIX^e et XX^e siècles et avec difficultés, conquis leur indépendance, que cela soit à travers les droits civils, civiques, l'éducation ou leur place dans l'espace public... Cependant, rien n'est acquis et il reste beaucoup à faire pour se rapprocher de l'égalité et de la justice.

Ces séances se dérouleront les samedis du mois de mars entre 10h30 et 12h30.

Le 6 mars avec Florence Rochefort (historienne) : Les trois vagues du féminisme ;

Le 13 mars avec Jérémie Brucker et Georges Vigarello (historiens) : Le corps empêché : Le non-vêtement professionnel féminin en France (fin XIX^e siècle – début du XX^e siècle) et Histoire de la robe, histoire d'une liberté ?

Le 20 mars avec Loïc Szerdahelyi (Maître de conférences à l'Institut de Recherche en éducation : sociologie économie de l'éducation) : Les dilemmes scolaires de l'égalité des sexes : une approche par l'éducation physique ;

Le 27 mars avec Maud Navarre (journaliste et sociologue associée au Centre Georges Chevrier) : Comment faire vivre la parité réelle au-delà de la loi ?

● Votre journal de quartier

Journal farouchement indépendant et sans subventions, **La Page** est publiée depuis 1988 par l'association de bénévoles L'Équip'Page.

Outre ceux qui ont signé dans ce numéro articles et photos, il y a des contributeurs invisibles, qui travaillent pour le site, qui cherchent l'information, ou qui corrigent.

L'Équip'Page recherche toujours

– des vendeurs occasionnels pour accompagner des membres de l'équipe sur les marchés du 14^e et vendre à la criée. Une expérience qui soigne la timidité!

– des responsables de dépôts : il s'agit de veiller à l'approvisionnement d'un lieu de vente de son quartier;

– des correspondants dans les différents quartiers de l'arrondissement pour relayer des informations émanant des réunions publiques et/ou concernant des initiatives de toutes sortes.

Maquette : Carlos Sanchez Robredo

La Page www.lapage14.info

f fr.facebook.com/lapage14

t twitter.com/LaPage14

Entre deux numéros, des événements en cours sont sur **www.lapage14.info**

Les soirées débats du Club Citoyens

Depuis plus de trente ans, le Club Citoyens se réunit tous les premiers lundis soir du mois. La première réunion s'est déroulée en juin 1989, au cinéma l'Entrepôt, mais depuis 1993, c'est le FIAP Paris, 30 rue Cabanis, qui nous accueille.

Une vieille tradition de gauche

En 1989, nous étions une quinzaine, qui avions milité dans des partis, des syndicats, des associations de parents d'élèves, des mouvements d'éducation populaire. Pour la plupart, nous avions adhéré à ces projets de société fondés sur l'égalité, la justice sociale, la promotion des plus défavorisés, la solidarité. Nous avions le goût du politique que nous tentions de traduire dans nos engagements.

Nous vivions depuis huit ans l'expérience d'une majorité politique de gauche, puis d'une cohabitation au gouvernement. Les années d'espoir avaient laissé la place aux désillusions, la gauche n'avait pas réussi à diminuer le chômage, les inégalités s'étaient accrues, la gauche ressemblait à la droite, le débat politique s'était réduit aux querelles de courants et le pragmatisme le disputait au cynisme.

Nous étions passionnés de politique, mais déçus par la politique. Alors, sans illusion sur l'influence que nous pouvions avoir et sans prétention sur ce que nous voulions construire, nous avons décidé de créer ce club, nous situant dans la filiation des *Clubs citoyens 60*. Ces clubs, créés au sein du mouvement La Vie Nouvelle par Jacques Delors, en 1959, pour redonner sens à la démocratie, participèrent à la reconstruction de la Gauche jusqu'au congrès constitutif du PS à Épinay en 1971.

En 1989, le Club Citoyens nouvelle mouture a donc été lancé pour être un lieu de confrontation des idées, de formation en politique et de propositions. Dire qu'il a réussi serait bien prétentieux. Si le premier objectif est atteint, le deuxième l'est plus modestement, le troisième, qui pose la question de l'action politique et de l'engagement... est, lui, toujours en débat! Mais, peu à peu, nous avons construit un espace d'échange et d'écoute avec le souci que soient respectées les opinions et sensibilités variées.

Des débats et des invités divers

Les soirées se déroulent sur un principe simple : une quarantaine de minutes pour l'exposé de l'invité, suivi d'un débat alimenté par les questions de la salle; toujours argumentées, curieuses, souvent très pointues, elles permettent d'enrichir et d'appro-

fondir le thème du jour. Les sujets traités suivent de près l'actualité politique française, européenne ou internationale : les faits de sociétés, la démocratie, l'économie, les questions migratoires, environnementales, etc.

Une équipe d'une douzaine de personnes arrête les thèmes, leurs problématiques et bien sûr cherche l'intervenant ad hoc. Il n'est pas toujours évident de trouver des universitaires, des syndicalistes, des hommes ou des femmes politiques, des diplomates, des économistes disponibles. Mais il faut noter qu'ils viennent tous bénévolement. Pour se faire une idée précise de nos invités (plus de 250) et du contenu des soirées, allez donc faire un tour sur notre site : <https://www.clubcitoyens.com> sur lequel vous trouverez aussi la très grande majorité des comptes rendus.

En octobre 2020, à l'occasion de la reprise de nos activités, interrompues par la Covid-19, nous avons débattu du plan de relance de l'Europe, avec Thierry Chopin, politologue et conseiller à l'Institut Jacques Delors. Le 7 décembre, en visioconférence (contrainte sanitaire oblige), avec Catherine Teitgen-Colly, professeur de droit, membre de la Commission nationale consultative des droits de l'homme, et membre du club Citoyens, la liberté d'expression était au cœur de nos échanges.

Les adhérents (un peu moins de 100 cotisants, 40€/an/personne), habitent Paris ou la proche banlieue, ils peuvent venir accompagnés.

Par ailleurs, deux à trois fois par an, nous leur proposons une soirée d'échange pour débattre, ensemble, sans invité, autour d'un livre. Pour n'en citer que quelques uns : *Le moment illibéral*, d'Ivan Krastev et Stéphen Holmes (Fayard); *Le peuple contre la démocratie*, de Yasha Mounk (Biblio essais); *Le siècle du populisme*, de Pierre Rosanvallon (Le Seuil); *Les enfants du vide*, de Raphaël Glucksmann (Allary éd.).

JACQUES BOSCH

À noter :

Le thème n'est pas arrêté au moment du bouclage pour la réunion prévue le 1^{er} février, en visioconférence sans doute; vu l'état d'incertitude actuel, mieux vaut vous rendre sur le site : <https://www.clubcitoyens.com> pour avoir les dernières nouvelles sur cette soirée. Et pour vous inscrire, prendre contact avec rotajac@noos.fr en précisant que vous avez connu cette info via *La Page*.

Des conseils de quartier impatientes

● Suspendus pour cause d'élection, confinés puis reconfinés, les conseils de quartier attendent de vraies rencontres.

Depuis le numéro 125 de *La Page*, consacré au fonctionnement des conseils de quartier (CdQ) mis en place un an avant, ceux-ci ont été mis en veilleuse pour la campagne des municipales, puis ils ont subi deux mois de confinement...

La nouveauté de juin était le changement d'élu en charge des CdQ, Elliot de Faramond ayant succédé à Didier Antonelli. À l'automne, tout semblait donc reprendre «presque comme avant». Mais non! *La Page* a donc interrogé des membres des comités d'animation*: comment ont-ils abordé la reprise à la rentrée? Comment travaillent-ils et surtout, comment comptent-ils faire participer une population qui venait aux réunions plénières dans les écoles mais hésite à venir débattre en visio-conférence? La période d'insécurité sanitaire pourrait entraîner une période de faiblesse démocratique dont on ne sait combien de temps elle peut durer.

Une perte de substance, mais les habitants reviendront

Nos interlocuteurs sont unanimes : la rentrée a été compliquée et si les réunions sur des sites internet permettent de maintenir le lien, l'activité est ralentie et il y a une perte de substance et de rayonnement sur le quartier.

Les comités d'animation (cinq femmes et cinq hommes) ont en général pris la mesure des difficultés et agi pour y remédier : ouverture d'un site pour le CdQ Jean-Moulin-Porte d'Orléans, afin que les habitants puissent suivre l'activité et bientôt y réagir. À Montsouris-Dareau, ils ont réussi à faire voter des budgets à distance via des présentations détaillées et un formulaire de vote en ligne. Pour ne pas «perdre» une population ne maîtrisant pas forcément internet, le même CdQ a organisé en octobre une réunion plénière

en deux groupes, l'un présent dans une salle et les autres devant leur écran d'ordinateur individuel! Le CdQ Pernety estime que le mode de participation change, mais que les personnes sont plus investies. En revanche, la plénière de Jean-Moulin-Porte-d'Orléans, le 6 octobre dernier, n'a rassemblé que 23 participants, dont très peu de non-conseillers. Et lors de celle de Montparnasse-Raspail, les non-conseillers n'étaient pas là non plus; pourquoi? «La date de la réunion a été confirmée très tardivement (d'ailleurs, elle n'est pas affichée sur le site de la mairie...); par ailleurs, la plupart des participants à ces réunions de quartier sont plutôt âgés et donc pas forcément très à l'aise avec le fonctionnement de zoom». C'est ce qu'on appelle des pertes en ligne!

«Nous sommes sans levier réel pour redonner de l'attractivité à nos rendez-vous sur le web», se plaignent-ils plus largement. «Si le fonctionnement en visio devait perdurer, il deviendrait difficile de maintenir à bout de bras le lien avec les habitants, mais si nous retrouvons une situation normale rapidement, les habitants reviendront et nous serons à même de les mobiliser sur des projets.»

S'adapter, pour pallier le manque de moyens

Le problème est bien là : cette situation ne peut durer trop longtemps. N'est-ce pas l'occasion pour les CdQ de changer de stature? Avec l'aide de la mairie, ils pourraient investir plus dans les outils de communication. Certains CdQ l'ont déjà fait en interne : à Montsouris-Dareau, les comptes rendus de réunions de commissions sont mis sur le *drive*, et les conseillers utilisent plusieurs outils informatiques pour se retrouver.

Pernety se débrouille sans la mairie. À Montparnasse-Raspail, le comité d'animation a connu plusieurs départs; «de nouveaux conseillers ont voulu rejoindre le comité d'animation mais, comme nous ne pouvions pas les élire officiellement, ils n'ont pas pu commencer à travailler avec nous et c'est dommage de bloquer ainsi les initiatives de quelques volontaires».

Le point sensible est la communication externe, vers les habitants, et la plupart des CdQ ayant répondu à nos questions réclament à la municipalité des moyens, dont certains étaient prévus dans la charte votée en 2018, donc indépendants de la crise provoquée par la pandémie de Covid19 : par exemple, «la mise en place d'infrastructures techniques, informatiques partagées par tous les CdQ, un serveur dédié pour les sites internet, les documents, les mails, les publications, la création de la plateforme citoyenne prévue par la charte». Le CdQ Montsouris-Dareau va plus loin, demandant «des locaux appropriés pour les webconférences avec une connexion haut débit et des plateformes dédiées pour partager les documents, informer, planifier...», ce qui n'est malheureusement pas le cas aujourd'hui». À Pernety, en revanche, les conseillers sont optimistes, ils communiquent par affichage et en numérique, avec un fichier bien entretenu depuis des années; leur programme de (télé)réunions pour 2021 est impressionnant et les contacts individuels se multiplient entre les conseillers et les habitants.

Tous attendent donc de connaître les objectifs du nouvel élu en charge de la participa-



Une réunion du CdQ Pernety en 2019.

tion citoyenne, Elliot de Faramond; il nous les présente aujourd'hui (cf. ci-dessous). Lors de la réunion du conseil d'arrondissement le 30 novembre, la municipalité a adopté les vœux présentés par les CdQ Montsouris-Dareau et Montparnasse-Raspail et s'est engagée à réaliser enfin, d'ici avril 2021, la plateforme citoyenne promise.

FRANÇOISE SALMON

*Ceux qui avaient déjà répondu il y a un an. Deux conseils n'ont pas répondu (dont celui de Mouton-Duvernet qui n'a pas organisé de réunion plénière depuis février 2020). Merci en particulier à Linda Aba, Rezkia Benkechida, Eric Bouchaud, Géraldine Seroussi et François Van Zon.

Démocratie locale : la municipalité s'engage

● Elliot de Faramond, adjoint à la maire chargé de la vie associative et de la participation citoyenne, répond aux questions de *La Page*.

La Page – Les conseils de quartier (CdQ) ont souffert en cette année 2020 : une période électorale puis un double confinement les ont ralentis. Lors des réunions plénières d'octobre, en visio-conférence, il nous a semblé que les habitants (non conseillers) étaient vraiment très peu nombreux...

Vous-même avez pris vos fonctions dans une période peu favorable. À l'automne, la participation citoyenne paraissait se limiter aux récriminations des piétons contre les nouvelles voies pour cyclistes. Et pourtant, la participation citoyenne est au cœur de votre activité. Comment, concrètement, comptez-vous l'encourager et la favoriser?

Elliot de Faramond – Nous sommes dans un moment très compliqué avec la situation sanitaire, notre vie sociale se retrouve grandement affectée alors que les enjeux sociaux, climatiques et démocratiques sont nombreux et appellent des réponses qui doivent être construites avec les citoyens.

En ce sens, la participation doit être au cœur des préoccupations. Effectivement, la crise sanitaire et le confinement ont eu des conséquences importantes sur la participation citoyenne. Alors que la situation était totalement nouvelle au mois de mars dernier, le basculement des réunions en présentiel vers le numérique a été difficile à mettre en place pour les conseils de quartier, dont les activités s'en sont retrouvées fortement affectées. Nous avons, avec le Service Démocratie locale de la mairie, œuvré pour renforcer ces usages numériques afin que les réunions des conseillers ainsi que les plénières puissent reprendre, et avec elles un certain nombre d'activités et manifestations sur l'espace public. Ces plénières en numérique permettent aussi de les ouvrir à une partie du public dont la participation en présentiel était difficile du fait des rythmes de vie et des conditions matérielles induites par l'engagement que cela représente. Je pense notamment aux parents célibataires, ne pouvant pas forcément se permettre les frais de garde de leur enfant. Partant de ce constat, il nous faudra à l'ave-

nir trouver le juste équilibre entre des rencontres en présentiel, qui sont le ciment des liens et des échanges, et le maintien de nouvelles formes de participation numérique plus inclusive pour une partie des habitants et habitantes de l'arrondissement.

La Page – Une Charte de la démocratie participative a été annoncée au Conseil d'arrondissement du 3 novembre... Les belles annonces ont besoin d'une traduction effective. Quels outils allez-vous privilégier? La charte des conseils de quartier prévoyait le lancement d'une plateforme citoyenne.

Elliot de Faramond – En effet, la plateforme citoyenne, prévue par la charte des conseils de quartier – et c'est une demande forte –, doit pouvoir permettre cette participation. Je suis persuadé que cet outil va grandement faciliter le travail des conseils de quartier ainsi que leur visibilité au sein de l'arrondissement. Cela permettra, je l'espère, d'attirer les citoyennes et citoyens qui souhaitent s'engager et agir localement.

Nous avons donc intensifié nos efforts ces derniers mois, afin de faire émerger rapidement ce nouvel outil de démocratie participative en mettant en place un processus en lien avec les conseillers de quartier et plus particulièrement les commissions démocratie participative.

Nous tiendrons à cet effet une première réunion de travail avant les vacances de fin d'année avec pour objectif de poser les bases d'un cahier des charges finalisé avant la fin de janvier 2021. Par ailleurs, en tant qu'adjoint à la démocratie participative, je souhaite que cette plateforme soit aussi un espace ressource où les habitantes et les habitants pourraient consulter tous les projets impliquant une participation à l'échelle locale et trouver l'ensemble des informations relatives à la démocratie locale.

La Page – Et qu'en est-il de la remise en route de l'Observatoire de la démocratie participative dont nous déplorons l'absence dans le n°125?

Elliot de Faramond – Nous allons renouveler l'Observatoire de la démocratie participative dès le début d'année 2021. Cette première étape sera ensuite complétée par le lancement de la rédaction d'une Charte de la démocratie locale qui portera sur l'ensemble des instances et outils de participation en place et à développer pour le 14^e. Cette charte sera bien évidemment co-construite avec les conseils de quartier, mais en prenant également soin d'associer le Conseil local du Handicap, le Conseil citoyen, et elle sera plus largement ouverte à l'ensemble des habitants de l'arrondissement. La Charte des conseils de quartier sera également mise à jour, en prévision du renouvellement des conseillères et conseillers qui aura lieu au deuxième semestre 2021.

Ces différentes étapes s'inscrivent dans un même processus et doivent permettre d'attirer une population qui s'est éloignée de ces instances de participation tout comme un nouveau public dont les jeunes actifs. Il nous faut associer, chaque fois que cela est possible, les habitantes et les habitants à la mise en œuvre des projets et permettre à chacun de porter des initiatives locales.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOISE SALMON

FS

INSÉRER LES PIEDS DE TOURS DANS LA VILLE...

Le Conseil d'arrondissement du 30 novembre a adopté une délibération (n°62) présentée par Agnès Bertrand sur l'étude d'impact actualisée concernant la tour CIT (ancien Centre international du textile), et sur la convention de projet urbain partenarial correspondante. La tour CIT, qui se trouve en réalité dans le 15^e arrondissement, à l'angle de la rue de l'Arrivée et de la place du 18 juin 1940, compte dix étages de bureaux sur un socle vétuste et négatif en termes d'environnement. L'opération entre dans le cadre du grand projet urbain Maine-Montparnasse, encore en discussion et pour lequel la concertation avec les habitants doit reprendre au printemps 2021 : il s'agira en particulier de donner de la vie et de l'humanité à une immense dalle ventée, dont la désaffectation progresse.

Mais la tour CIT est une propriété privée et les copropriétaires ont lancé leur programme de réhabilitation avec désamiantage et rénovation énergétique, programme qui comporte cependant un accroissement de la surface de bureaux. En outre, le remplacement des vitrages opaques provoquera sans doute une pollution lumineuse. C'est pourquoi les élus Verts, ainsi que Cédric Villani, se sont abstenus, même si le projet présente des progrès non négligeables sur le plan environnemental.

● Je m'abonne à *La Page*

pour 4 numéros (1 an) 9 €

pour 8 numéros (2 ans) 16 €

étudiant, chômeur (sur justificatif) : 8 €

Je soutiens *La Page* en m'abonnant à 20 € ou plus (8 numéros).

Chèque à l'ordre de L'Équip'Page. Bulletin à découper ou recopier sur papier libre et à renvoyer par la poste à MVAC 14, 22 rue Deparcieux, 75014 Paris.

Nom et Prénom
Adresse
Email ou téléphone
Date

La Maison de Solenn

● Un établissement de soin dédié aux adolescents.

Située au 97, bd de Port-Royal, la Maison de Solenn dépend du Groupe hospitalier Cochin-Port-Royal. Appartenant au réseau des maisons des adolescents (MDA), elle a été fondée en 2004 en partenariat avec La Fondation des Hôpitaux de Paris-Hôpitaux de France qui a financé la construction du bâtiment, et l'association Les Amis de la Maison de Solenn. La famille de Patrick Poivre d'Arvor a participé au projet de réalisation en souvenir de leur fille Solenn.

De nombreux partenaires contribuent au soutien financier des ateliers thérapeutiques proposés aux adolescents dans différents domaines artistiques comme l'art thérapie, le salon d'esthétique, le labo radio, la salle de sport, l'initiation au théâtre, à la musique, à la danse et autres activités. Les adolescents peuvent les découvrir et y acquérir de nouvelles aptitudes.

Une convention signée avec l'Éducation nationale et l'École à l'Hôpital permet la poursuite de l'enseignement aux jeunes hospitalisés pour que la maladie ne soit pas une entrave à leur développement intellectuel.

Dirigée par le professeur Marie-Rose Moro depuis 2008, la Maison de Solenn a également une fonction d'enseignement universitaire avec la faculté Paris-Descartes. Des formations aux étudiants en santé, venant de différentes régions de France, y sont dispensées mais aussi des séminaires grand public sur la prise en charge de pathologies très ciblées.

Elle est installée sur trois étages d'un bel établissement baigné de lumière grâce aux façades de verre transparentes. Son espace accueil-santé se situe dans un hall au mobilier très design créé spécialement pour la structure. Outre les questions de santé des adolescents, c'est aussi un lieu d'informations sur leurs droits, sur les possibilités qui s'offrent à eux en termes de services offerts. Des œuvres réalisées par les jeunes en atelier artistique y sont exposées. C'est dans ce lieu très chaleureux que le Dr Laelia Benoit reçoit *La Page*.

Un lieu aux multiples objectifs

La maison de Solenn est orientée vers trois pôles : C'est d'abord un lieu d'accueil, d'écoute, de prévention, d'information et d'orientation pour les adolescents à partir de 11 ans jusqu'à 18 ans et leur famille.

L'accueil se fait pour tout jeune qui arrive soit accompagné par ses parents, signalé par l'école ou seul, s'il en ressent le besoin et qu'un de ses copains y a été soigné et lui en a parlé. Dès l'arrivée il est reçu par une infirmière d'accueil formée spécifiquement qui réalise selon son diagnostic, soit une éducation de prévention, soit, si le problème le requiert fait appel à un des médecins. La consultation peut déboucher sur une hospitalisation ou l'orientation vers une structure adaptée.

Une équipe importante multidisciplinaire et pluri professionnelle est au service de la complexité posée par les pathologies des adolescents : gynécologues, dermatologues, pédopsychiatres, endocrinologues et autres spécialistes, psychologues, infirmières, assistantes sociales, diététiciens, spécialistes en éducation thérapeutique ciblée sur la maladie, enseignants, professeurs d'activités socio culturelles au choix du jeune et bénéfiques au traitement. Une file active de trois mille patients est suivie chaque année ce qui rend bien compte de l'importance de cette structure spécialisée, les problèmes d'adolescents n'étant plus ceux des enfants et pas encore ceux des adultes. C'est une frange de la population qui développe des problématiques éminemment spécifiques appelant des réponses adaptées.

Une consultation particulière reçoit les familles en situation transculturelle (adoption d'enfants venant de pays étrangers, jeunes migrants et leurs parents ou mineurs isolés).

Le centre d'expertise accueille principalement des adolescents atteints de phobie scolaire ou de troubles du comportement alimentaire, associés ou non à des maladies chroniques tels que le diabète ou l'insuffisance rénale, ou à des traumatismes anciens tels que les maltraitances ou des violences sexuelles intra



L'atelier de musique.

ou extra familiales. L'hospitalisation ciblée selon le domaine pathologique des jeunes peut durer entre trois semaines et plusieurs mois.

En parallèle, les adolescents et leurs parents sont suivis en thérapie individuelle ou familiale. Des psychothérapies multifamiliales sous forme de groupes de parole permettent aux parents et enfants de se rencontrer et voir qu'ils ne sont pas seuls mais appartiennent à une communauté qui partage ses souffrances. Ces échanges les aident à exprimer leurs difficultés, à mieux comprendre leur enfant et aborder leur avenir plus sereinement.

Après une hospitalisation traditionnelle, certains adolescents ont encore besoin de soin ou de soutien, ils reviennent alors pour des courts séjours le temps d'un week-end.

L'hôpital de jour, quant à lui, reçoit en soin les jeunes suivis médicalement pour phobie scolaire, obésité ou anorexie et permet d'organiser des ateliers thérapeutiques en petits groupes de resocialisation.

Le fonctionnement de la MDA en période de crise sanitaire

Comme dans bon nombre d'établissement un redéploiement des personnels s'est effectué en direction des unités Covid. Les jeunes étant large-

ment connectés, les consultations ont été organisées par téléphone ou visioconférence ainsi que les relations avec les familles. Une permanence physique a malgré tout été conservée pour recevoir les patients en situation plus grave. La plupart des ateliers ont malheureusement été suspendus.

Le docteur Benoit insiste sur l'importance de ces structures spécialisées prenant en compte l'adolescent dans la globalité de sa santé. Malheureusement les moyens à disposition peinent à être à la hauteur des besoins. C'est pourtant essentiel au développement harmonieux de jeunes vies en difficulté. C'est important également d'un point de vue socioéconomique, la prévention à l'adolescence permettant de diminuer grandement les coûts de santé à l'âge adulte.

Les confinements et contraintes liés à la pandémie covid ont affecté les systèmes éducatifs, les jeunes, inquiets pour leur avenir ont développé des manifestations, nécessitant parfois l'intervention de cellules de soutien. La maison de Solenn a été une ressource très importante dans ce dispositif.

Maison des ados de Solenn. Accueil des ados seuls ou accompagnés de 11 à 18 ans de 10h à 17h, 01 58 41 24 24, <http://www.mda.aphp.fr/>

CHANTAL BAUCHET

Venez, entrez dans la librairie La Chambre Verte

● Voyez, écoutez comme on écrit, comme on lit.

Depuis le 28 novembre, on peut revenir voir comme on écrit à la librairie La Chambre Verte*. Ainsi ces jeunes, juste sortis du collège voisin, et impatientes d'en découvrir le nouveau rayon Jeunesse, qui discutaient à propos de l'immense affiche trônant au milieu de la vitrine : celle du film de François Truffaut tourné en 1978, *La Chambre verte*. Cela fait du bien de les entendre s'interroger, avancer quelques réponses, celles des enseignants durant la journée, des parents le soir, parler cinéma, parler Truffaut, et pfuiit... s'éparpiller tels des moineaux.

D'Ithaque en Chambre verte

Au milieu de paquets de commandes en cours, des travaux de peinture et d'éclairage juste terminés, nous redécouvrons le lieu et... les nouveaux propriétaires, Sandrine et Laurent Sachet. Après douze ans d'activité, ils ont vendu leur boutique Presse-Tabac de l'avenue Jean-Moulin (ancien dépôt du journal *La Page*), et ont pris l'air durant deux ans. Au retour, en juin 2020, ils ont acquis la librairie Ithaque.

Inconscience ou grand courage sur fond de crise économique, de fermetures de nombreuses librairies et maisons d'édition ? Plutôt une passion en sommeil pour les livres et ce désir de les mettre en valeur, créer de l'événementiel, organiser des signatures, jusqu'alors impossible dans leur petite boutique. L'occasion s'est présentée rue d'Alésia, de l'autre côté de la place Hélène et Victor Basch, franchie avec témérité. Sur l'affiche du film, qui donne son nom à la librairie, le regard pénétrant de Truffaut suit les passants et se porte au-delà, juste en face, vers la porte de sortie arrière du cinéma Gaumont.



Cinéma, écologie, littérature anglo-saxonne

Si la littérature méditerranéenne est toujours bien présente, l'anglo-saxonne traduite en français s'enrichit de toutes les nouvelles parutions, et le cinéma bénéficie d'un plus vaste espace, rejoint par la multiplicité d'ouvrages sur l'écologie, le rapport à la nature, le climat, le zéro déchets et le zéro carbone. L'écologie, tel est le fil vert voulu par ce couple férù de cinéma et conscient du respect porté à l'environnement, même si le coloris morbide et glauque du film et de sa chambre verte, symbole d'enfermement, pose question. Mais une librairie n'est-elle pas un lieu de questionnements ? La fraîcheur des diverses nuances de vert est désormais omniprésente sur les rayonnages et caissons, comme le vert sapin sur le store extérieur.

Quant au film, il fut un coup de cœur pour Laurent, cinéophile depuis l'enfance, bouleversé par la réalisation la plus étrange de Truffaut qui y

Que nous dit le film de François Truffaut ?

D'après l'œuvre originale de Henry James, *L'autel des morts*, c'est la singulière histoire de Julien Davenne, ancien soldat de 14-18, hanté par l'expérience tragique de la guerre. En ces années 30, Il se dévoue aux personnes défuntées, à la suite du décès de sa femme Julie quelques jours après leur mariage. Il veille sur sa mémoire dans la chambre verte qu'il lui consacre, dans une pénombre funèbre.

Au delà du drame qui se joue, Truffaut invite le spectateur à en décrypter toutes les symboliques, de la couleur verte – naissance et mort – à celle de l'enfermement et de l'obscurité.

La pénombre de la chambre verte est un lieu de souvenir, de vénération avec les photos de la jeune femme et des morts autour de Davenne, dont il veut conserver la vie. Pour Truffaut c'est la définition même du cinéma qui ne peut exister que par la chaîne des acteurs vivants rejoignant ceux du passé, se redonnant vie mutuellement dans l'obscurité des salles.

joue le rôle principal, aux côtés de Nathalie Baye, la jeune épouse aussitôt décédée. Pour Sandrine et Laurent, c'est la longue galerie de portraits destinée à « animer », au sens propre du terme, la section cinéma de leur librairie et les discussions qui s'en suivront.

Une place particulière pour le rayon Jeunesse

Le contact avec les écoles et collèges environnants est maintenu, notamment par les commandes de livres scolaires. Un joli espace pour le plaisir de la détente est prévu avec tout un programme d'activités organisé par Manon Benney, nouvellement arrivée : ateliers de lectures, contes, nouvelles, BD, ateliers créatifs de dessins animés, coloriages, fabrication d'objets.

Le confinement a éveillé en chacun de nous cette faim de lecture, accédant au service de commande et retrait qui a fonctionné au-delà des espérances, doublant les achats. Alors, « Entrez, c'est ouvert ! » comme l'écrivait dans ses carnets de mémoire la fouguese cinéaste-écrivain Nelly Kaplan qui vient de nous quitter, emportée par la Covid. Elle ajoutait « j'adore porter chance ! ». Aurait-elle été entendue lors du deuxième confinement, comme les nombreux messages de clients affichés sur la devanture pour quémander la réouverture des lieux ?

MARIE-LIZE GALL

*73 rue d'Alésia. Sont maintenues les commandes et retraits sur le site parislibrairie.fr, sur la page Facebook (La chambre verte), la boîte mail (lachambreverte@yahoo.com), dans la boîte aux lettres et au 01 43 22 85 51. Ouvert du mardi au vendredi 10h-19h. Samedi 11h-19h.

Patrizia Pic De Donno, artiste plasticienne quatorzienne

● Expression plastique figurative ou conceptuelle.

Enfant, elle crayonne comme elle respire. Élevée en Italie dans le sillage d'un grand-père paternel sculpteur de pierre, aux œuvres visibles sur de nombreuses façades, Patrizia Pic De Donno obtient son baccalauréat section Arts après quatre ans d'études approfondies de différentes techniques. Sans désemparer, elle sort en 1995 diplômée de l'Académie des Beaux arts de Brera à Milan, une des quatre meilleures académies italiennes, où elle a suivi les cours du professeur Luciano Fabro, l'un des fondateurs du mouvement de l'Arte Povera*. En même temps, Patrizia commence à exposer, avec des condisciples de ce Fabro, dans différentes galeries. Entre 1990 et 1994, elle participe à la restauration de l'église Santa Maria à Milan, connue pour sa perspective de Saint Satyre de Bramante. Elle collabore avec un atelier de décoration d'intérieurs

à Milan, ville où des grands maîtres de la peinture italienne sont exposés dans la pinacothèque de Brera : de Véronèse et Raphaël à Modigliani et tant d'autres.

Alchimie polytechnicienne

Suite à un coup de cœur d'une œuvre méconnue au musée Auguste-Grasset de Varzy (Yonne) : une *Vierge à l'Enfant*, peinture brodée du XVII^e siècle, avec superposition de paillettes cousues sur toile, Patrizia élabore de la même façon, des portraits gris/noirs et blancs, par transposition graphique du motif du tableau, usant de sa technique photographique. Puis elle coud des paillettes colorées sur des portraits de proches, ou réinterprète des œuvres de maîtres : Klimt, Michel-Ange, Courbet, Botticelli, et même La Joconde ! Patrizia passe du plan, tableau, au volume : le moulage de corps humains en taille réelle. Elle use de polystyrène sur structures de bois ou fer, comme de carton, sable, plâtre, tissu... En outre, son processus créatif réclame un rythme lent de maturation des perceptions et émotions reçues du monde extérieur (comme le bon vin, et à l'inverse de l'immédiateté fallacieuse des réseaux sociaux). Sa dernière réalisation de quatre visages représente symboliquement les quatre éléments, feu, eau, terre et air.

Parcours passions, à Paris

Patrizia rencontre son futur mari à un vernissage de l'auteur de BD Guido Crepax, et ils s'installent dans le 14^e arrondissement en 1997. N'ayant jamais étudié la langue française au cours de ses études, elle suit des cours avec succès. La famille s'agrandit. Pendant une décennie, l'artiste illustre et livre des photographies à plusieurs revues, dont *Muséart*, *Télérama*, *Artesia*, *Tuttoturismo*, *Meridiani*. Puis de 2003 à 2008, elle change d'orientation professionnelle en étudiant dans une école de cinéma et en enchaînant les expériences de comédienne ; elle joue notamment un rôle dans *Le Rose et le noir* de Gérard Jugnot. Mais la sculpture et la peinture lui manquent trop et, dès 2009, elle revient à ses amours de jeunesse, les arts plastiques. Entre 2010 et 2017, elle illustre le magazine *Kiditou*, mais sa créativité artistique s'épanouit dans des expositions : salon «Les Hivernales de Paris/Montreuil», Faro Palascia (Otrante, Italie), galerie municipale du 55,

rue du Montparnasse (2018), Événement «14 Arts» boulevard Edgar-Quinet (2018,) même événement aux Grands Voisins en 2019, installation pour la Nuit blanche sur la place de la Garenne, «Les cinq continents», avec cinq êtres humains aux surfaces corporelles couvertes de motifs graphiques typiques de chacun de ces continents (2018). Cette même installation sera ensuite exposée dans le magnifique beffroi du 1^{er} arrondissement, face au Louvre !

Art-fistes-Art triste !

Enfin, Patrizia est heureuse d'avoir pu louer un atelier accessible économiquement aux Grands Voisins, plateforme d'expériences associatives tous azimuts fort réussie. Elle ouvre, bien sûr, ses portes d'atelier lors de l'événement «14 Arts», mi-2020, puis participe, y compris en qualité de co-curatrice, à trois expositions collectives : *Colore, Eau vive, Odyssée de l'espace*. À la sortie du premier confinement, en juin 2020, une autre exposition a lieu, avec Lorenza Diotallevi à la galerie Montparnasse, puis une exposition personnelle à la galerie La Loge Expos 14^e. Mais, à cause du coronavirus, sa participation au salon Art Capital a été annulée.

Comme prévu, les Grands Voisins ont fermé en septembre 2020 ; donc Patrizia ne jouit plus d'un atelier et continue à en chercher un dans ses moyens. En attendant, malgré l'incertitude générale pesante, Patrizia termine patiemment chez elle un projet d'installation, en format maquette seulement, son espace étant trop réduit.

BRIGITTE SOLLIER

* «Mouvement créé en 1967 par le critique d'art italien Germano Celant qui réunit l'année suivante à la galerie Sperone de Turin, plusieurs artistes utilisant des matériaux ou des objets communs ou élémentaires afin d'éliminer, supprimer, appauvrir les signes pour les réduire à des archétypes[...] En relation d'esprit autant avec le minimalisme que l'Earth Art, l'Antiforme ou l'Art corporel, le théâtre de Grostowski et le LivingTheater, l'Arte povera, qui prend également en compte l'attitude ou le comportement de l'artiste, a été largement diffusé en Italie (biennale de Bologne, 1970) puis à New York et à Paris dans les galeries, les biennales et les musées en Europe et aux États-Unis.» Cf. *Dictionnaire* de Pierre Cabane, 2000, éd. de l'Amateur.



© PATRIZIA PIC DE DONNO

L'air (extrait des Quatre éléments).

Entre colle et couleur

● Catherine Jaques transforme le papier en œuvre d'art.

Catherine Jaques nous reçoit dans son appartement de la rue d'Alésia qu'elle habite depuis vingt ans, et dont une pièce lui sert d'atelier. Pendant cette période de confinement, elle y exerce aussi son activité professionnelle en télétravail. Arrivée à Paris vers l'âge de 25 ans, elle est issue d'une famille d'agriculteurs au sein de laquelle, seule, sa grand-mère possédait une sensibilité artistique. C'est elle qui lui a probablement transmis le virus de l'art. Elle était un peu «le mouton noir» nous dit-elle. «J'ai une formation de physicienne mais les disciplines artistiques m'ont toujours attirée. J'ai toujours été une grande consommatrice de littérature, théâtre et cinéma. Doucement je suis arrivée à la peinture. Ce qui m'intéressait, c'était la couleur. Le côté abstrait des sciences physiques me rapprochait beaucoup de la peinture abstraite. Kandinsky est très proche du monde scientifique».

Sa technique du collage

Ses outils principaux sont : les ciseaux, (elle en possède de trois types), la colle et le papier qui doit être de bonne qualité, résistant et non poreux. Elle le découpe dans les magazines tels que *Connaissance des arts* puis elle le trie. «J'ai une idée et je cherche le papier qui s'adaptera le mieux et je le transforme.» À cela s'ajoutent les crayons de couleurs pour les finitions, parfois la pince à épiler et bien sûr le doigt. «Je travaille la matière du papier, je l'assemble pour donner une œuvre. Je pars d'une idée, d'une sensation, j'écris quelques mots et à partir d'eux je conceptualise et j'imagine un monde que j'essaie de retranscrire avec le papier. Je déconstruis un monde pour le reconstruire et c'est la couleur qui va être la porte d'entrée qui va permettre au spectateur d'entrer dans ce monde imaginaire. Je travaille tous les jours, j'ai toujours un collage en cours et au minimum je découpe quotidiennement. Je travaille d'une manière très découpée, rarement plusieurs heures d'affilées. Cependant, je pense tout le temps au tableau en cours et je note dans un cahier mes idées. C'est par les mots que j'imagine mon collage. La phase de conception du collage est beaucoup plus importante que la réalisation sur papier. Mon travail est très abstrait. Je peux penser à un collage pendant un mois et le réaliser en quinze jours. Il n'y a pas de continuité dans la réalisation. Je peux commencer à n'importe quel endroit du tableau et petit à petit l'assembler

va se faire. Je ne veux pas qu'on voie la matière, le collage du papier, mais seulement les formes et la couleur. La couleur est primordiale dans mon travail. Il faut que mon tableau dégage de la lumière. C'est très important. Je veux donner du bonheur et de la joie aux gens.

De l'amateurisme à la professionnalisation

Catherine Jaques pratique le collage depuis l'enfance et ne pensait pas, un jour, le montrer au public. C'est par la rencontre avec un galeriste qui lui a proposé d'exposer que tout a débuté. «Au départ, je ne voulais pas vendre mes tableaux mais je me suis aperçue que ce détachement développait ma création. Avant, je parlais de mes collages et maintenant je parle de mon travail. J'ai pris de l'assurance et cela m'a fait sortir de l'apprentissage. Je mets beaucoup moins de temps qu'avant à réaliser un tableau mais, par contre, la durée de la conception est incompressible. Mes références viennent plutôt de l'Asie, Chine, Japon et je ne suis pas influencée spécialement par les artistes du collage comme Max Ernst ou Pablo Picasso. Giacometti, Matisse et Fragonard, par exemple, m'inspirent beaucoup ou – dans des univers plus lointains – Marcel Proust.»

Le confinement nourrit la création

En plus d'être habituel pour les artistes, le confinement a même nourri sa création. «J'en ai fait un tableau (cf. ci-contre) et surtout je n'ai jamais autant travaillé que durant cette période. Étant donné que les possibilités de me procurer du papier étaient réduites, je me suis aperçue que le papier n'était pas le plus important, je me suis plus concentrée sur le sens du collage que la forme du papier, une simple touche de couleur pouvait le remplacer. Par contre, je n'ai pas pu exposer et comme j'aime beaucoup les relations avec le public, cela m'a manqué. Évidemment, je me suis mise sur différents sites Internet mais les échanges virtuels sont frustrants et surtout chronophages aux dépens du travail artistique. Il est devenu maintenant indispensable pour une artiste d'y être présent. Quand je contacte une galerie elle me demande toujours si j'ai un site Internet, Instagram etc., et elle fait sa sélection à partir de là.»

ARNAUD BOLAND



Froissements.

Différents sites de Catherine Jaques
<https://catherinejaq.wixsite.com/collages>
<https://www.artmajeur.com/fr>
<https://www.instagram.com/catherinejaques>

© CATHERINE JACQUES

À trop aimer

- Le 26 novembre dernier, Alissa Wenz aurait dû signer son premier roman à la bibliothèque Benoîte Groult, en partenariat avec la librairie Le livre écarlate.

Alissa Wenz, habite le 14^e arrondissement. Dans son premier roman, *À trop aimer*, elle parle d'un sujet grave et permanent : l'emprise d'un homme sur une femme. La fluidité de son écriture facilite l'entrée dans le livre et happe le lecteur dans l'histoire de cette femme amoureuse subissant cette violence invisible qui fait autant de dégâts que la violence physique. L'héroïne n'a pas de prénom et l'ouvrage est écrit à la première personne du singulier : l'auteur a-t-elle subi cette violence ou est-ce un « je » global qui parle au nom de toutes les femmes victimes ?

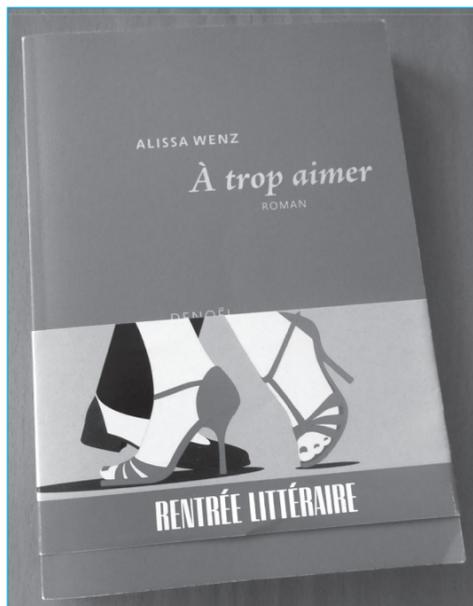
Au début, Tristan est « un type exceptionnel ». Il lui écrit quelques lignes lui disant qu'il aime sa musique et ses chansons. Flattée et émue, elle le rencontre. Un émerveillement ! Il est drôle, intelligent, incisif. C'est un poète, un artiste. Forcément hors de la norme sociétale. Avec lui, Paris devient une fête. Très vite, ils emménagent ensemble et au fur et à mesure, la vie quotidienne avec Tristan devient de moins en moins une fête. C'est même l'enfer qui commence : angoisses incontrôlées, sautes d'humeur, insultes.

« Je ne veux pas savoir »

Ses amis et sa famille s'inquiètent. « Il est instable, tu ne trouves pas ». Alors la protagoniste rassure, elle le défend. Il n'est pas responsable car il a eu une enfance difficile. Il veut être photographe professionnel mais son travail d'artiste n'est pas encore reconnu. Ce n'est pas facile pour lui. Si au fond d'elle-même, elle sent que le comportement de son compagnon n'est pas normal, elle ne veut pas reconnaître une erreur de casting. C'est là que commence l'emprise. Car, comme bien d'autres femmes, la narratrice ne comprend pas cette dissociation : elle a rencontré un être solaire, elle vit avec un pervers. Tristan est angoissé, elle va l'entourer de plus d'amour. Il pique des crises jusqu'à briser des objets dans l'appartement et hurler, elle va se rapetisser pour ne pas le blesser.

Surtout disparaître pour éviter les crises

Elle va s'oublier pour éviter ces bordées d'insultes et de cris qui la poussent à se réfugier dans les toilettes (la seule pièce qui ferme à clé), en se mettant les mains sur les oreilles pour ne plus l'entendre. Elle adapte son comportement pour échapper à ses colères. Tristan n'aime pas quand elle téléphone au moment où il arrive, elle raccroche vite. Il n'aime pas sortir, plus question d'aller au restaurant ou chez des amis. Il a été



diagnostiqué bipolaire et il en joue. Son comportement erratique n'est plus sa faute. L'héroïne pleure : « c'est ça, t'es la victime, je suis un monstre ». Mais comme le dit une psy rencontrée dans un café : « ce n'est pas parce qu'on est en fauteuil roulant qu'on a le droit de rouler sur les pieds des gens ». Comme pour beaucoup de victimes, reconnaître cette emprise va lui prendre du temps. Tout au long du livre, on va vivre avec la narratrice d'abord son refus de reconnaître une relation toxique et ensuite se sortir des griffes de cette dépendance. Pour que la vie reprenne le dessus.

Le thème de l'emprise dans la littérature n'est pas nouveau. Mais cela prend plus d'acuité en ces temps où les violences faites aux femmes sont de plus en plus mises en lumière, et où le premier confinement les a sans doute multipliées (cf. *La Page* n°128). C'est donc un livre à mettre entre toutes les mains tant masculines que féminines. N'hésitez pas à le commander et aller le retirer dans les librairies près de chez vous. Vous y trouverez quelques références au 14^e.

MURIEL ROCHUT

À trop aimer, Ed. Denoël, 230 p. 17 €.

Un artisan du jeu de mots

- La boutique jaune de la rue Daguerre ne passe pas inaperçue.

« Ici on paie content » s'affiche sur la porte. Il suffit d'entrer pour comprendre.

D'après l'écran de son ordinateur, le maître des lieux travaille sur son prochain ouvrage. Ses doigts gantés de mitaines noires courent sur le clavier. Quand un visiteur entre dans la librairie du Léopard masqué, il fait volontiers une pause pour l'accueillir. Gordon Zola est tout autant écrivain que libraire, éditeur et accessoirement scénariste, compositeur, réalisateur. « Quand ce qui prête à rire donne à penser » est sa devise : « J'ai l'impression que notre époque enferme les gens et les jeunes dans un système de pensée très fermé, très politiquement correct, qui s'interdit beaucoup de choses » indique l'auteur facétieux, « Or je crois qu'avec le second degré et une grande ouverture d'esprit, on peut tout dire. Sous le prisme de la dérision, l'humour permet de poser un regard distancié sur la réalité et de chasser l'anxiété ».

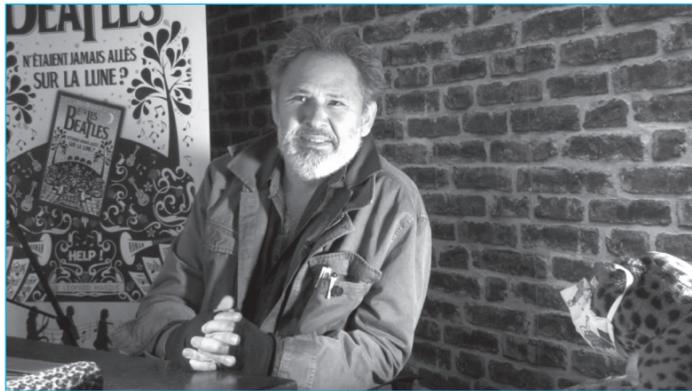
Connu dans l'univers de la BD pour sa parodie de l'intégralité des albums de Tintin (sous le titre des aventures de Saint-Tin et son ami Lou), du fameux *J'accuse* d'Émile Zola (sous le titre *J'écluse*), ce Normand d'origine est aussi le créateur des enquêtes « calembourdesques » du commissaire Guillaume Suitaume dont le troisième titre de la série, *Le Dada de Vinci*, est un surprenant thriller autour du phénomène *Da Vinci Code*, et de romans policiers délirants à l'humour insolent ou caustique. Il baigne dans la métaphore pour revisiter l'Histoire, avec les Poilus de 14-18 (*Tranchées dans le vif*), Jules César (*Fais gaffe à ta Gaule*), Napoléon (*Un manchot pour l'Empereur*). Les jeunes lecteurs ne sont pas oubliés dans les rayons de cette librairie indépendante : plusieurs ouvrages initient aux subtilités du double sens dans la collection « Les drôles d'histoires du monde des mots ».

Pseudos masqués

Disciple de Pierre Dac, de Frédéric Dard, d'Alphonse Allais, de Raymond Queneau et autres Oulipiens, Gordon Zola garde une tendresse particulière pour Michel Audiard, un enfant du 14^e arrondissement : « Comme lui, je suis un très gros lecteur, et autodidacte ».

« Maison fondée en 2004, fondue en ... » a-t-il inscrit sur le fronton de sa boutique. « Ce n'est qu'à l'âge de quarante ans que je me suis lancé » précise-t-il « Comme j'étais musicien, que je composais, je suis parti à l'aventure avec un petit groupe, puis j'ai fait un peu de production dans la musique classique et le jazz, avant de bosser dans l'audiovisuel. J'ai même fait quelques films documentaires sur les écrivains qui se sont fait avaler par leur héros. Jusqu'au moment où j'ai tout lâché pour créer les éditions du Léopard masqué ».

Comment savoir sa véritable identité ? On suppose qu'il se nomme Éric Mogis, mais Gordon Zola avance toujours masqué. Sous d'autres noms de plume comme George-Egret, Erik Ornakin ou Alcide Corneille, il signe également les ouvrages *Et si les Beatles n'étaient jamais allés sur la Lune ?* (2017),



© ALAIN GORIC'H

Picasso et l'homme à la tête dans le cube (2019) et *L'Odyssee minuscule*. Sous quel pseudo va-t-il signer l'ouvrage actuellement sur le métier ? Nul doute que son imagination débridée saura créer la surprise : « J'ai entrepris de réécrire 1984 [célèbre roman de George Orwell, publié en 1949-ndlr]. Mais attention ! Ce n'est pas une parodie. Le côté visionnaire d'Orwell m'inspire pour écrire une version contemporaine... et optimiste ».

ALAIN GORIC'H

Éditions du Léopard masqué, 90 rue Daguerre.
Internet : leopardmasque.com
Entretien vidéo sur facebook.com/figures du 14^e arrondissement.

Design 1900

Éclairant généreusement le hall, l'élégante porte vitrée au 72 avenue du Général-Leclerc nous reporte à l'Art nouveau, ce style de la Belle époque : l'immeuble fut en effet construit vers 1900 par l'architecte Eugène Petit.

Avec sa fine armature d'acier protégeant l'omniprésente surface vitrée, ce type de porte conjugue transparence et solidité. Dotée d'une gâche électrique, c'est en soi une prouesse technique issue des matériaux les plus innovants d'une révolution industrielle à son apogée. C'est tout autant sa forme insolite qui nous séduit : soulignée par une arcade tout en souplesse, courbes et contrecourbes, elle affiche une originalité en rupture avec les canons de l'architecture classique. On a du mal à deviner où Eugène Petit a puisé son inspiration, peut-être dans le règne végétal alors très à la mode. Toujours est-il qu'il a utilisé ce dessin de porte pour d'autres immeubles du 14^e, là où il habitait et où il a beaucoup construit entre 1892 et 1914.

JEAN-LOUIS BOURGEON



© ALAIN GORIC'H

RETROUVEZ LE PROGRAMME
DES CINÉ-CLUBS ASSOCIATIFS

DE L'ARRONDISSEMENT

SUR NOTRE SITE

WWW.LAPAGE14.INFO

● Où trouver La Page?

La Page est en vente à la criée sur les marchés du quartier (alternativement à Alésia, Brancusi, Brune, Daguerre, Edgar-Quinet, Coluche, Jacques-Demy, Jourdan, Villemain), au parc Montsouris et dans les boutiques suivantes :

Square Auguste-Renoir
Le Jardin des couleurs

Rue de l'Abbé-Carton
n° 51, La Table des Matières

Rue d'Alésia
n° 1, librairie L'Herbe rouge
n° 73, librairie La Chambre Verte

Rue Boulard
n° 14, librairie La petite lumière

Boulevard Brune
n° 183, librairie papeterie Brune
n° 134, librairie presse

Marché Brune
Mbaye Diop, tous les dimanches à l'entrée du marché

Place Constantin Brancusi
n°4, boulangerie

Rue Daguerre
n° 61, bouquinerie Oxfam
n° 66, café Naguère

Rue du Départ
n° 1, kiosque Mireau

Rue Didot
n° 104, La Panaméenne
n° 108, Maryland
n°103, boulangerie

Boulevard Edgar Quinet
n°33, Tikibou.

Rue du Général-Humbert
n° 2-4, Compagnie Bouche à bouche

Avenue du Général-Leclerc
n° 8, kiosque
n° 44, kiosque Liza
n° 94, kiosque Jean-Moulin

Avenue du Maine
n° 165, tabac de la Mairie
n° 84, kiosque Gaité

Rue du Montparnasse
n° 45, papeterie Montparnasse

Rue du Moulin-Vert
n° 31, librairie Le Livre écarlate

Rue Niepce
n°17, Carrefour City

Rue d'Odessa
n° 20, librairie d'Odessa

Rue des Plantes
n° 38, tabac
n° 44, boulangerie

Boulevard Raspail
n° 202, kiosque Raspail

Rue Raymond-Losserand
n° 72, kiosque métro Pernety
n° 120, Au plaisir des yeux
n° 159, Horizon-Press

Boulevard Saint-Jacques
kiosque métro Saint-Jacques

Rue Sainte-Léonie
n° 8, Le Moulin à Café

Rue de la Tombe-Issoire
n° 91, librairie

La Page

est éditée par l'association
L'Équip'Page :
MVAC 14, 22 rue Deparcieux.
www.lapage14.info - 06 72 48 43 39.
contact@lapage14.info
Directrice de la publication :
Françoise Salmon
Commission paritaire 0623G83298
Impression : Rotographie,
Montreuil, Dépôt légal :
Janvier 2021